

La religion dans l'Antiquité n'est pas comparable à celle que nous connaissons ou pratiquons aujourd'hui.

De nombreux dieux et déesses

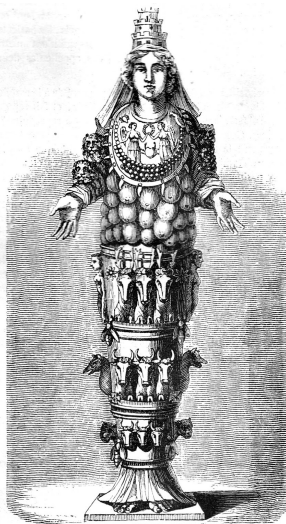
La religion grecque est un polythéisme : il n'y a pas de dieu unique. Il y a douze grands dieux olympiens, mais aussi de nombreux héros, des nymphes, des demi-dieux...



Platon, cependant, considère que la divinité est un principe unique et emploie souvent l'expression « le dieu » ou « la divinité ».

Pas de livre

Judaïsme, christianisme et islam sont appelés « religions du livre » car elles s'appuient sur un texte de référence. Rien de tel dans l'Antiquité, où la théologie ne s'appuie que sur les légendes orales. Cela signifie que les dieux sont parfois considérés de façon très différente selon les secteurs géographiques : Artémis est une déesse de la nature sauvage et de la chasse dans le Péloponnèse, mais c'est une divinité de la fertilité en Asie mineure... Les poètes peuvent donc choisir les versions des légendes qui leur conviennent, et ils ne seront pas persécutés pour avoir dévié d'une doctrine officielle.



(Statue de Diane à Ephèse.)

Pas d'église

Il y a des prêtres dans l'Antiquité, mais ils ne sortent pas d'un séminaire ou d'une école. Les prêtres sont issus de familles dont c'est le privilège,

comme pour le culte de Déméter à Éleusis près d'Athènes. Parfois, la charge de prêtre est annuelle, et peut être attribuée par tirage au sort.

Pas de morale divine

Dans les récits des poètes, du moins, les dieux ne se comportent pas de façon irréprochable : ils mentent, se montrent jaloux, colériques, violents. Ce n'est pas d'eux que viennent les modèles à suivre, et Platon reproche cela à Homère. La logique voudrait que, étant des dieux, ils se comportent mieux que les hommes. Mais les poètes ne les montrent pas toujours sous leur meilleur jour.

Une religion collective

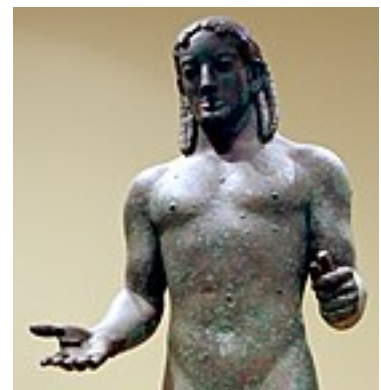
Ce qui nous paraîtra peut-être curieux aujourd'hui, c'est le fait que la croyance individuelle importe peu dans l'Antiquité. Ce qui compte, c'est de prendre part aux rites de la cité, qui garantissent la paix des dieux, un accord entre les dieux et les hommes. Cet accord est collectif, c'est-à-dire que la responsabilité du groupe est engagée ; dans *l'Iliade*, on le voit lorsque dès le début Chrysès, un prêtre d'Apollon, reçoit un affront d'Agamemnon ; c'est toute l'armée qui est punie par une peste envoyée par le dieu, les soldats, les mulets et les chiens !



De même, Œdipe mènera une vie misérable, non pas parce qu'il a commis un crime, mais pour expier ceux de son père Laïos.

Une religion de troc

Il est donc important de participer aux rites de la cité, mais on a le droit de ne pas y croire, si on ne le dit pas publiquement, et on n'est pas obligé de pratiquer une religion à titre individuel. Si on le fait, par



contre, il faut accepter un principe qui nous paraît peu moral : *je donne pour que tu donnes*. Les dieux veulent des cadeaux : offrandes et sacrifices. C'est en échange de cela qu'ils accordent des faveurs, et non pour récompenser de bons comportements.

Des dieux parmi les vivants

Il n'y a pas non plus de rupture forte entre le monde des vivants et celui des dieux : certes, ils vivent sur le mont Olympe, dans une lumière éternelle, mais ils se mêlent aussi aux humains. Ils prennent une apparence trompeuse : celle d'un ami ou d'un parent et viennent nous éprouver. C'est le cas d'Apollon dans *l'Iliade* qui apparaît à Hector sous les traits de son frère Déiphobe. Ou bien ils prennent une apparence anodine comme Athéna qui accueille Ulysse à Ithaque, dans *L'Odyssée*, sous les traits d'un berger. C'est pour cela que les Grecs ont été qualifiés, comme peuple, non pas de *xénophobes*, mais de *xénophiles* : un inconnu qui se présente à votre porte doit être accueilli comme un roi, même s'il a l'apparence d'un mendiant, car cela peut être une ruse. Dans nos contes de fées, les fées et les sorcières ne font pas autrement pour savoir qui a le cœur pur et qui est égoïste.



Pas de salut

Il n'y a d'ailleurs pas grand-chose à espérer après la mort : les Enfers grecs sont une immense salle d'attente où les âmes se rendent et il n'y a pas de récompense pour les bons ni de châtiments pour les méchants, à quelques exceptions près. Tantale souffre de la faim pour l'éternité, Sisyphe roule son rocher, mais c'est surtout une punition qui leur vient des dieux qu'ils ont offensés. Achille est dans les Champs Élysées, un équivalent du paradis, mais c'est aussi le cas de Médée, la magicienne qui a tué ses enfants...



Quelques rites promettent cependant un au-delà plus agréable, moyennant une initiation. C'est le cas du culte de Déméter, de celui de Dionysos, d'Orphée et de quelques héros. Au III^e siècle, des religions venues d'ailleurs, comme celles d'Isis, de Mithra et le christianisme, promettent une rédemption, un salut et une juste rétribution des actions de chacun. Platon est en avance sur son temps lorsqu'il expose dans *La République* le mythe d'Er, qui développe l'idée de la réincarnation des âmes, mais il le fait de sa propre autorité.

